



•

LIVRES DE SABLE

DEUXIÈME ÉPISODE
D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE
OÙ SONT ÉVOQUÉES CERTAINES APPROXIMATIONS
CONCERNANT LA VIE ET L'ŒUVRE
DE JORGE LUIS BORGES

02

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

*Je suis un bûcheron. Peu importe mon nom.
La cabane où je suis né et dans laquelle je mourrai
bientôt est en bordure de la forêt. Il paraît que
cette forêt va jusqu'à la mer qui fait tout le tour de
la terre et sur laquelle circulent des maisons en bois
comme la mienne. Je n'en sais rien; je n'ai
jamais vu cela.*

Jorge Luis Borges, « Le disque »

Grain de la peau, grain du papier. Une main transparente traverse les pages d'un livre entrouvert, suspendu dans les airs. Là où passe la main, le papier prend la substance granuleuse du sable.

C'est ainsi que je me rappelle de la couverture d'une édition de poche du *Livre de sable* de Jorge Luis Borges, que je lisais et relisais, alors que j'habitais encore chez mes parents dans la banlieue montréalaise de Lachine, avec une application frisant l'obsession. Les intimes de la légende borgésienne me pardonneront si je persiste à croire, et me

refuse à vérifier, que Borges, gagné par une cécité totale, dicta les contes de ce recueil à sa mère. Je me souviens aussi qu'elle eut un important rôle à jouer dans l'écriture de sa première fiction, « L'homme au coin du mur rose ». Alité à la suite d'une blessure à la tête qui lui coûta ce qui lui restait de vision, Borges, qui avait alors une quarantaine d'années, demanda à sa mère de lui relire les *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury. L'auteur, qui s'est toujours déclaré poète, et qui avait écrit de labyrinthiques essais, attribue son entrée en fiction

à ce voyage sur Mars. Quelques années plus tard, il publiait les *Fictions* qui le rendirent célèbre à travers le monde. *Le livre de sable*, son ultime recueil, en reprend et en épure leurs motifs – le double, les objets impossibles, les dédales du temps, de l'identité et de l'amour.

À proximité d'une encyclopédie, il est difficile de résister aux tentations de l'érudition. *Wikipédia* m'apprend que la mère de Borges meurt l'année même de la publication du *Livre de sable*, et qu'il commença alors à voyager autour du monde. Comment un écrivain aveugle part *voir le monde* ? Je l'imagine libéré du poids d'un certain amour, cherchant à s'approcher de cette réalité que la lecture et l'écriture l'avaient porté à imaginer, mais inévitablement captif de ces images en tête, qui sont l'ombre portée du monde, et qu'un aveugle ne saurait reconnaître, pour ainsi dire, que les yeux fermés. La dernière œuvre en prose de Borges sera *l'Atlas*, une collection de fragments de voyage, qui elle aussi catalogue les éternels motifs de l'œuvre, comme pour prouver qu'ils préexistaient à l'imagination de l'auteur, qu'ils étaient, en quelque sorte, *écrits d'avance*.

Ce livre est aussi l'album photo d'un aveugle. Quand j'y pense, je me souviens d'une des photographies qui y sont reproduites. Suspendu dans les airs, dans la nacelle d'une montgolfière Borges sourit, tête aspirant l'air, heureux comme un enfant, aux côtés de Maria Kodama, son épouse des derniers jours.

À quoi tiennent nos loyautés à certaines images ? J'extrais aujourd'hui ma copie jaunie du *Livre de sable* de ma bibliothèque et dois me résoudre à quelques ajustements. La main qui traverse le livre (et que j'imaginai passer *par-devant*, et non pas *par-derrrière* lui) n'est nullement transparente, et les pages ne prennent pas la texture du sable. Ce qui se dégage plutôt d'évidence, c'est que la main qui passe, et le livre qui la laisse passer, partageant un même grain, affichent leur parenté de substance : ils sont tous deux dessinés.

Dans la conscience publique de l'art, l'illustration, hélas, apparaît souvent comme un parent pauvre des beaux-arts. L'achevé d'imprimer de mon *Livre de sable* date du 7 septembre 1988. Ai-je songé, avant aujourd'hui, à identifier l'auteur de cette illustration de couverture ? Toujours est-il que

je ne me rappelais nullement du nom baronnesque de ce Philippe Poncet de la Grave. Il est bien agréable de pouvoir oublier qu'une œuvre a un auteur. Cela rapproche la fiction des faits, et justifie l'espoir qu'on place en elle.

Je n'étais pas moins fasciné par *Fictions*, mais je crois que la prose plus lapidaire, la typographie plus ronde et surtout la simplicité paradoxale de l'illustration de couverture du *Livre de sable* exerçaient sur moi une fascination particulière. Ce livre, dans son incarnation physique, suscitait un *décollement* métaphysique particulier, aussi fascinant qu'une fable de Borges. De la main ou du livre, qu'est-ce qui dématérialisait quoi ? Cette question, je crois, éclaire ma relecture obsessionnelle du recueil. Car quel pouvoir peut bien pousser un adolescent à relire neuf fois le même livre ? Est-ce l'espoir de le connaître par cœur, et d'imaginer pouvoir en redevenir l'auteur, tel Pierre Ménard réécrivant *Don Quichotte* ? Ou est-ce l'obstination à susciter un autre monde à partir des apparences de celui-ci, comme dans cette conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie qui donne naissance à Tlön ?

Ces rapprochements avec les contes des *Fictions* n'épuisent pas la question. Pas plus d'ailleurs qu'un certain jugement critique qui voudrait exposer le *Livre de sable* comme un émule appauvri du premier recueil. J'ai peut-être encore une fois interprété à mal certains faits, mais il est des questions qui résisteront toujours aux assauts de nos facultés critiques. Comment certains livres se glissent en nous pour y rester ? Pourquoi certaines images, qui contiennent pourtant d'évidentes erreurs factuelles, revêtent une telle importance personnelle ? Pourquoi certaines œuvres, qui n'ont qu'un impact mineur sur ce récit collectif que nous appelons « littérature », relèvent pour nous des affaires *mondiales*.

Quelle substance s'échange dans l'acte de lecture ? Tenant un livre en main, un livre en tête, nous et les livres ne formons qu'un corps. Une telle proposition relève-t-elle de la littérature fantastique ? Il n'y a pas de littérature fantastique, ou il n'y a que cela. La fiction, bien qu'on lui accorde presque invariablement un statut d'*extériorité*, est faite de la même matière que nous. Ses pouvoirs magiques font partie de nos natures. Un livre aimé en main, nous devenons ces sabliers par où le temps embrouille son cours, tournant et retournant sa

substance autour de ce point d'appui rêvé, où la main touche au livre, le monde se renverse, et nous disparaissions avec lui avec l'aisance du sable, d'une page qui glisse à la place d'une autre page.

Voyons-nous un instant, tous en chacun, comme des enfants vieilliss, couchés dans nos consciences, à qui on continue de lire les mêmes contes ? Le récit en est transformé à chaque fois qu'on les raconte. À la fin, ils partagent tous cette morale, qu'il n'y a pas de sortie aux faits, qu'on croit pourtant sans cesse *dénaturer*.

L'Argentine était bien loin de Lachine, où mes parents ne savaient pas vraiment ce que je lisais,

mais la même métaphysique partout peut affleurer. Un jour, je rêvais qu'assis sur la banquette arrière de l'autobus 90 qui chaque jour me menait à Montréal, je devinais, au coin de ma rue natale, Jorge Luis Borges, traçant une spirale du bout de sa canne dans la terre retournée qui remplit l'ancienne piscine. Tête tournée vers le ciel, avec ce sourire de nouveau marié en nacelle, il ne me voyait pas, mais je savais qu'il savait quelles pensées m'habitaient, tête collée sur la vitre de l'autobus qui s'éloignait, fantastiquement, dans la direction opposée à Montréal. •

LE BATHYSCAPHE N°2,
AUTOMNE 2008

—

LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM

